

Stendhal et la femme, textes réunis et présentés par Lucy Garnier, L'Année stendhalienne n°8, Honoré Champion, Paris, 2009, 362 p.

Le numéro 8 de *L'Année stendhalienne* réunit les actes du colloque « Stendhal et la femme » qui s'est tenu les 13 et 14 octobre 2006 à la Maison Française d'Oxford. Le titre du colloque pouvait faire craindre l'absence de nouveautés : depuis *Le Deuxième sexe* (1949), la question du personnage féminin dans l'œuvre de Stendhal et celle du féminisme du romancier ont fait l'objet de nombre d'études, comme le rappelle Lucy Garnier dans l'Avant-propos qui ouvre ces actes.

Nonobstant, la lecture des articles atteste la pertinence d'un thème qui loin d'être éculé permet de mesurer la vitalité de l'exégèse stendhalienne. En effet, l'objectif de ce colloque était de renouveler l'approche critique de cette thématique en s'appuyant sur les nouveaux champs ouverts depuis les années 70 et en particulier sur le champ des *gender studies*. La volonté de s'inscrire dans le sillage des *gender studies* est manifestée par l'insertion d'un des premiers articles questionnant le genre dans l'œuvre de Stendhal : « Conflit, genre et transcendance dans *Le Rouge et le Noir* » de Christopher W. Thompson. Publié pour la première fois en 1994 dans *Nineteenth-Century French Studies*, vol. 22, n°1-2, cet article a été traduit en français par Lucy Garnier et Cécile Meynard.

Toutefois, si les questions du travestissement dans l'œuvre d'un romancier féru d'opéra baroque (Catherine Authier- Lucy Garnier) ou des limites de la femme comme Autre dans *Lamiel* (Marie de Gandt) ou encore de la féminité de Stendhal (Maria Scott) sont problématisées, toutes les contributions ne relèvent pas des *gender studies*. Un premier ensemble de textes analyse l'héritage littéraire de Stendhal concernant la femme. La présence de la femme réelle ou fictive du XVIII^e siècle dans le texte stendhalien est traquée par Béatrice Didier, mais son article montre que cette femme demeure un mythe : le XIX^e siècle bourgeois l'a achevée et *Lamiel*, roman marqué par l'influence de Laclos demeuré inachevé est le signe de cette perte irréparable, non susceptible de Restauration.

La question de l'héritage littéraire est également abordée par Richard Bolster qui met en lumière ce que le romancier français a découvert chez Maria Edgeworth. La lecture de l'auteur de *Vivian, ou l'homme sans caractère* a été déterminante dans son choix du roman comme forme d'écriture à une époque où il était encore tenté par le théâtre. En dépit du caractère bien peu subversif des héroïnes de la romancière anglaise, Stendhal a perçu dans ses fictions que le roman, ce genre décrié et réputé frivole, pouvait atteindre la respectabilité en s'ouvrant aux grands thèmes sociaux de l'époque dont celui de la place et de l'éducation des femmes.

Le contexte producteur de l'œuvre stendhalienne est aussi au cœur du propos de Caroline Warman, mais c'est du côté scientifique plus que littéraire qu'a fouillé cette chercheuse de l'université d'Oxford. Elle prouve que le mot « cristallisation » associé au nom de Stendhal ne fut pas inventé par le romancier. Ce terme n'est pas un néologisme : il provient du « Traité de cristallographie » de l'abbé René-Just Haüy décédé en 1822 et réédité l'année de sa mort. Ainsi en 1822, le mot « cristallisation » est à la mode. Mais que Stendhal ait emprunté ce mot à la chimie ne déconsidère pas pour autant l'usage de ce mot par le romancier, au contraire, il révèle à quel point dans *De l'amour*, Stendhal, conscient d'utiliser une analogie, tente de donner à sa théorie une assise scientifique.

Dans un colloque qui choisit pour thème « Stendhal et la femme », le traité *De l'amour* était incontournable, aussi plusieurs contributions s'y réfèrent-elles. Alexandra Pion démontre que le *Catéchisme d'un roué* n'est pas la première ébauche de *De l'amour* : Stendhal est passé d'une réflexion sur les moyens tactiques de l'amour perçu comme conquête à une réflexion sur l'art d'être séduit. Il existe ainsi un décentrage entre le *Catéchisme d'un roué* et ses conseils stratégiques à la manière de l'Ovide de *L'Art d'aimer* et le traité *De l'amour* dont la théorie de la cristallisation se présente comme un moyen érotique d'esthétiser le désir par le verbe. Les deux ouvrages ne sont donc pas à mettre sur le même plan bien qu'ils émanent tous deux d'un homme qui se voulut un séducteur.

Mais si Stendhal a été tout à la fois un amoureux et un tendre ami des femmes (Maria Scott), c'est aussi lié à celle qui a marqué son imaginaire d'homme et d'écrivain : sa mère. En ne versant ni dans l'autobiographie ni dans la psychanalyse, plusieurs articles font référence au poids d'Henriette Gagnon dans l'écriture de Stendhal. Si la mort de la mère à la fin de l'Ancien Régime marque pour Stendhal la disparition du modèle de la femme du XVIII^e siècle (Béatrice Didier), cette mort a aussi des répercussions sur l'écriture stendhalienne. Marie-Rose Corredor, dans un article dédié à Pierre Laforgue et paré du beau titre : « La mère morte » analyse la carence identitaire de celui dont la mère est morte, qu'elle le soit dans la réalité ou fantasmatiquement. La mère morte est pour Stendhal un principe actif dans la production littéraire ; elle est au point de départ de l'écriture d'*Henry Brulard* en induisant une quête de sens qui ne peut se reconstruire que par l'œuvre. Contre l'effacement de la mort de la mère, il faut maintenir le principe actif de « la mère morte ». Au lieu d'être une figure qui porte en elle la nostalgie, elle est au contraire au point de départ d'une écriture tournée vers l'avenir. A la différence de ses contemporains romantiques qui font de la femme une figure mortifère du temps destructeur, Stendhal, comme le montre Marie de Gandt dans son étude consacrée à *Lamiel*, inscrit le personnage féminin dans le temps fructueux de la création.

Pour autant peut-on avancer que la femme dans l'œuvre stendhalienne échappe aux représentations traditionnelles ? Sur ce point les réponses apportées par les contributions ne sont ni unanimes ni tranchées. Réhabilitant un personnage peu commenté, Mme Grandet, Xavier Bourdenet montre que ce personnage qui apparaît dans *Lucien Leuwen* est construit en opposition terme à terme à Mme de Chasteller, selon un schéma romanesque assez classique. Mais en interrogeant les marginales, Xavier Bourdenet met aussi en lumière l'évolution de Mme Grandet, sa réorientation au cours du texte, ce qui atteste « la manière *expérimentale* et toujours *ouverte* du roman stendhalien ». Yves Ansel fait valoir que le large panel de figures féminines au sein d'un même roman, *Le Rouge et le Noir*, fait éclater la dichotomie caractéristique du roman au XIX^e siècle entre la maman et la putain, même s'il souligne aussi par ailleurs dans son article intitulé « Stendhal et la femme *en deux volumes* » à quel point l'auteur de *Lucien Leuwen* a les fantasmes des hommes de son temps et connaît le divorce entre le cœur et le corps, le sexe et l'âme. Si le théoricien de *De l'amour* est progressiste, le romancier est à la traîne de l'idéologue, affirme Yves Ansel. Martine Reid nuance aussi le prétendu féminisme de Stendhal en remettant en cause la lecture faite par Barbéris de Mme de Rênal. S'appuyant sur les travaux de Vincent Jouve sur *L'Effet-personnage*, elle rappelle que le personnage masculin ou féminin n'est qu'un effet du discours réaliste. Ce faisant, elle

permet d'élaborer une réflexion plus large sur le personnage féminin et sur la manière dont il convient de l'analyser.

Car l'un des grands intérêts de ce numéro consacré à Stendhal et la femme réside aussi dans son dialogue avec la critique stendhalienne des générations antérieures. Si Martine Reid offre une réponse à la lecture du personnage de Mme de Rênal comme figure de la modernité, Philippe Berthier, quant à lui, répond ouvertement à Julia Kristeva qui répondait implicitement à Simone de Beauvoir. En intitulant tout simplement et familièrement son article « Stendhal entre Simone et Julia », Philippe Berthier explique que l'étude de Kristeva « Stendhal et la politique du regard » n'est construite et ne prend sens que par rapport au *Deuxième sexe*. Là où Beauvoir décrivait un Stendhal mettant fin à la mystification de l'éternel féminin et valorisant l'amour entre l'homme et la femme comme mutuel avènement de l'être, Kristeva affirme au contraire que l'amour en Stendhalie est d'abord politique. Le féminisme stendhalien qu'avait mis en lumière Simone de Beauvoir est soigneusement démonté par Kristeva qui s'applique d'autant plus à remettre en cause la représentation de la femme et de l'amour dans l'œuvre de Stendhal qu'elle règle en même temps ses comptes avec l'auteur des *Mandarins*. Cette lecture peut laisser perplexe et il est frappant de noter que le dialogue dans ce colloque n'est pas qu'entre l'exégèse stendhalienne actuelle et celle du passé, mais également entre les divers contributeurs de ce numéro de *l'Année stendhalienne*. Cela laisse deviner des débats nombreux au cours de ce colloque et, s'ils ne furent houleux, une chose est sûre, à la lecture de ce stimulant numéro, ils furent féconds.

Pour compléter ce thème « Stendhal et la femme », une longue étude de François Bronner sur les liens de Stendhal et de la cantatrice Adelaïde Schiassetti a été insérée. Enfin, outre les rubriques consacrées à l'actualité bibliographique stendhalienne, plusieurs articles émanant de correspondants étrangers (Massimo Colesanti et Guy Weill Gouchaux) rappellent à quel point Stendhal, amateur de femmes, fut aussi un amateur d'art.

Véronique Bui